

I. L'ANNÉE PROCHAINE À JÉRUSALEM

Tel-Aviv, 7 novembre

Après dix heures de vol entre Paris et Tel-Aviv, les passagers du *Constellation* viennent d'apercevoir une parcelle de l'État d'Israël, objectif de tout juif de la diaspora¹ dans le monde. Après avoir laissé au fond de l'horizon les archipels grisâtres du Péloponèse et aperçu l'île de Rhodes, aux murailles moyenâgeuses aussi blanches que les roches qui l'entourent, plongées dans le bleu saphir de la Méditerranée orientale, les immigrants privilégiés que transportait le quadrimoteur de la première compagnie aérienne créée en Israël, abordèrent le rivage de la Terre Promise pour les uns ; Sainte pour les autres.

Terre Sainte ? Allons donc. Mais plutôt la côte de l'Atlantique qui s'étale d'un bout de l'horizon à l'autre, de part et d'autre de Casablanca. Une fine frange d'écume blanche produite par une mer impatiente, puis une bande jaunâtre de sable. L'appareil amorce maintenant sa descente dans une large courbe vibrante. La plage s'élargit. Puis ce sont des dunes qui ont envahi l'ancien chemin de fer ottoman. Cette ligne désaffectée que les commandos bédouins du colonel T. H. Lawrence ont fait sauter, régulièrement pendant la guerre de 1914-1918. Enfin, voici, sans transition des terres cultivées minutieusement ; comme en Égypte où le désert devient vert sombre le long des rives du Nil, ourlées de vergers, et de palmeraies.

Une ville blanche faite d'immeubles bas. Pas plus de quatre étages, avec leurs balcons fleuris, peints du blanc

au bleu clair, comme le serait un tableau impressionniste. Tel-Aviv. Il y a trente ans, en 1922 « la nouvelle ville » comptait déjà environ 15 000 habitants. A la voir s'étendre sous l'avion qui a commencé son approche, elle doit bien réunir en ce mois d'octobre 1952, quelques centaines de milliers de citadins.

Tout autour de la cité, d'innombrables carrés de différentes nuances, des villages entiers de maisons carrées et blanches, villages en arc de cercle, construits à la campagne, qui entourent, sur plusieurs dizaines de kilomètres de rayon, la principale agglomération urbaine et le principal centre commercial du pays.

PREMIERS CONTACTS AVEC LA « TERRE PROMISE »

La piste de l'aérodrome Lydda et sa petite aérogare montent à la rencontre de l'appareil. Pourtant ce n'est pas à Lydda, mais en fait à Paris que les voyageurs ont eu leur premier contact avec la Terre Promise. Une forte impression. On sait le mysticisme que suscite le concept du retour dans l'inconscient des populations juives disséminées dans le monde : Voici donc un peuple de rescapés sur lequel, depuis le règne de Nabuchodonosor roi d'Assyrie qui détruisit le temple de Salomon, un demi-millénaire avant J.-C., se sont abattues d'innombrables abominations dont la dernière fut le génocide que lui infligèrent, avec l'aide de quelques pays vaincus, les dictatures allemande et italienne, il y avait à peine dix ans.

A cette époque, la stupeur des juifs européens était muette. Des vocables tels que « holocauste » et « shoa » n'étaient pas prononçables.

Un peuple de seize millions de juifs venait d'être amputé de six millions des siens, pendus, gazés, incinérés dans les fours crématoires des camps de concentration d'Europe occupée par les armées et les polices nazies. Les rescapés se trouvaient maintenant dans certains pays d'Europe, en Amériques ou dans le nouvel État d'Israël.

C'est dans les bureaux de la compagnie, installés à Paris, non loin de la place du Palais-Royal, que j'allais être confronté avec les premières manifestations de ce pays où tout s'exprime en hébreu, cette langue millénaire que les philologues ont tirée des manuscrits de la Torah. Langue majestueuse dans son graphisme et pudique dans son expression qui ressemble à une prière. Avec quelque chose de religieusement austère, si bien qu'au départ pour Israël, à cette époque, on n'osait pas parler de tourisme tant le terme paraissait frivole au souvenir de tant de souffrances et de drames qu'on s'abstenait d'évoquer.

Dix ans auparavant, non loin de ce quartier, des milliers de juifs parisiens n'avaient même pas eu le temps de s'échapper quand, au petit jour, des hordes de policiers et de gendarmes français étaient venues brutalement les emmener de force dans des autobus municipaux dans lesquels ils avaient été poussés, hommes, femmes, enfants et vieillards, sans ménagement et sans état d'âme. On connaît le commentaire allemand largement diffusé à l'époque : « On ne leur en demande pas tant ! »

A supposer que ces victimes aient voulu se cacher, qu'auraient-ils pu faire ? Le souvenir de tout ce qu'on leur avait déjà raconté sur l'attitude des nazis en Allemagne, en Autriche, en Tchécoslovaquie, et en Pologne n'avait pu

qu'accroître la panique qui les poursuivait depuis les débuts de l'Occupation.

Tapis chez des amis, certains avaient été sauvés pour un temps incertain. Ils avaient pu se soustraire momentanément aux dénonciations de leurs voisins qui « n'aimaient pas les juifs », ou à des ratissages semblables à ceux du quartier du Temple, ou à ceux du Vel'd'Hiv, perpétrés par ce qu'on appelle en France « les forces de l'ordre ». Le spectacle de toutes ces familles désemparées, paniquées, à l'accent étranger, ne leur avait donné aucune mauvaise conscience, en tout cas, aucune qui fût perceptible aux Parisiens qui avaient passé leur chemin sans poser de questions sur la provenance de ces autobus ni sur leur destination. « Circulez ! Il n'y a rien à voir ! »

II. UN VOYAGE À TRAVERS TROIS MILLENAIRES.

Tel-Aviv, le 9 novembre

Le brouhaha habituel des arrivées dans l'aérogare de Lydda s'apaisa. Il y eut un silence. Comme si brusquement les quatre-vingts passagers avaient réalisé l'énormité de l'événement dont ils étaient à la fois les acteurs et les témoins. Comme s'ils venaient de constater brusquement qu'ils avaient effectué un voyage immobile à travers le temps !

Nous fîmes le calcul. Cent seize générations avaient vécu en terre africaine depuis que les premiers aventuriers de leur peuple antique, avaient quitté les rivages de Sion deux siècles et demi avant notre ère.

Et voici que leurs descendants revenaient cette année-là sur la Terre de leurs ancêtres les plus lointains, sur la Terre des rois de Judée.

Ceux-là étaient partis à la conquête des côtes méditerranéennes en compagnie des Phéniciens avec lesquels, à leur passage entre la Sicile et l'Afrique, ils avaient créé Carthage au VIII^e siècle avant J.-C. et conquis la Numidie. Ils revenaient maintenant dans le pays qu'ils n'avaient jamais oublié, grâce à leur Foi, aux Saintes Écritures, à l'Ancien Testament dans lesquels en ânonnant, ils avaient appris, de génération en génération, les hauts faits de leurs ancêtres. Le respect de leur religion et leurs traditions avaient préservé leurs racines.

Ce n'était pas une simple histoire de reportage qui recommençait en cet automne 1952. Une nouvelle et antique patrie, Eretz Israël, venait de renaître. Elle ne vivait plus dans les cœurs des exilés seulement, mais bien sur un territoire concret où, selon le proverbe, « *leurs ennemis (allaient) être aussi nombreux que les cailloux sur le bord du chemin.* »

En ce moment de l'Histoire, chacun avait eu conscience du poids des siècles. Un événement important se produisait. Pas forcément perçu par tout le monde. Les Séfardim du Maroc revenaient dans leur pays après une absence de près de trois mille ans.

Nous avons failli assister, comme par routine, sans trop y apporter d'importance, à l'achèvement d'une des plus longues aventures humaines qui se soit produite dans le monde depuis le plus profond de l'Histoire qui n'est pas autre chose que l'histoire du Monde.

Il faut noter que les premières manifestations de ce mouvement avaient été peu perceptibles, en ses débuts, du moins à un non-juif du Maroc en 1948.

Quand un petit article en page trois de son quotidien mentionnait un départ d'un petit groupe de jeunes gens pour Israël, n'était-ce pas peut-être, un départ en vacances ?

La mémoire du peuple juif était encore obsédée, par le souvenir de l'abominable épreuve qui l'avait frappé au cœur de l'Europe à peine une décennie auparavant. Les juifs Ashkénazes portaient encore en 1949 et porteraient pendant longtemps, le poids du malheur en éprouvant la douleur lancinante qu'inflige une plaie jamais cicatrisée.

Tout ce qu'avaient pu souffrir pendant des siècles les juifs orientaux n'était pas certes compatible, avec ce cataclysme qu'a constitué l'extermination systématique

des juifs d'Europe. Mais la même souffrance était dans leurs cœurs, dans leur mémoire collective.

De 1924 à 1952, l'émigration européenne avait été très importante : 675 295 juifs avaient quitté leurs pays pour Israël. Mais ceux qui avaient choisi de braver les lois de l'immigration britanniques du mandat dont le Royaume-Uni avait la charge à Jérusalem depuis la fin de la première guerre mondiale, pour trouver un refuge en Terre Sainte de 1924 à 1938 n'avaient été que 238 090.

Ceux du Maroc avaient échappé aux camps de la mort nazis et aux fours crématoires, à la différence des juifs d'Europe, qui traqués jusqu'en Afrique du Nord, avaient été livrés par les sbires du gouvernement de Vichy à la Gestapo.

Ils avaient connu entre la fin du XIX^e et les premières décennies du XX^e siècle un adoucissement relatif de leur situation quand avait été imposé le Protectorat en 1912. Mais ils furent littéralement pris de panique, quand se manifestèrent, trente ans plus tard, après la fin de la Seconde Guerre mondiale, les premières manifestations publiques du nationalisme marocain, avec les émeutes, les manifestations de masse, les attentats aveugles qu'il provoqua. Plusieurs dizaines de juifs avaient déjà succombé sous les violences des Marocains.

Un autre coup de semonce leur fut donné en juin 1948. Il y eut des émeutes anti-françaises sanglantes à dans le Maroc oriental, à Oujda et à Djérada. Les juifs vivant dans ces villes furent pris à parti, leurs magasins et leurs échoppes saccagés. Quarante-quatre d'entre eux y trouvèrent la mort, aux mains d'une foule déchaînée.

L'émigration commença à partir de cette date. De 1948 à 1951, 28 000 juifs marocains partirent pour Israël. Ils seront beaucoup plus nombreux à prendre le départ au

cours des années suivantes. Jusqu'à la fin du XX^e siècle, ils furent au total 272 528 à quitter le Maroc pour Israël.

Les années les plus chargées furent enregistrées quand, après l'interdiction royale de toute émigration vers Israël, les portes de l'empire furent à nouveau ouvertes : plus de cent mille juifs de tous âges s'embarquèrent alors pour le Moyen-Orient.

Depuis le règne de Yakoub el Mansour, au XII^e siècle, s'était écoulée une longue histoire d'aversion et de haine du « juif » de la part des dynasties musulmanes qui s'étaient succédé dans le royaume.

Quand on ne tuait pas les juifs dans les *rezzous*, pratique habituelle jusqu'au XX^e siècle, on les pillait, on les battait, on violait leurs femmes, de préférence quand elles étaient jeunes et fraîches.

Dans l'Histoire, tout s'est passé comme si un sort malheureux avait voulu qu'une tragédie permanente s'abatte de siècle en siècle, depuis les origines, sur ce peuple du désert, auquel Dieu s'était révélé, avant tous les autres disaient leurs prophètes, de nombreux siècles avant l'ère chrétienne, au sommet du Sinaï.

Leur histoire nord africaine va commencer au IX^e siècle avant le début du premier millénaire.

Tandis que les Scythes et les Cimmériens encore semi-légendaires s'installaient au nord du Caucase, les rois Hiram et Salomon (~900) organisaient des expéditions lointaines autour de la « mer centrale ». Ils fondèrent une chaîne de comptoirs à Chypre, dans les îles de la Méditerranée occidentale, et dans le sud de l'Espagne, riche en métaux. Les Phéniciens et leurs amis de Judée, rapportèrent en Orient l'argent d'Espagne et l'étain de Grande-Bretagne, indispensable pour la fabrication des armes et les colonnes de bronze des palais et des temples.

Mais c'était sans compter avec les Assyriens qui, pendant ce temps, avaient occupé, dès ~876, plusieurs villes de Canaan et de Judée et les avaient contraints à leur payer tribut, deux siècles avant que n'apparaisse Assourbanipal (Sardanapal), le grand roi de Ninive et de Babylone.

Ces occupations successives, interrompues par des révoltes populaires, s'étaient multipliées au VIII^e siècle, avant J.-C. sous Téglatphalazar III, Salmanazar, Sargon II et Sennachérib.

En ~814, les puissantes familles de Tyr se mirent à chercher leur salut dans l'extension de leurs activités et l'établissement d'autres bases commerciales et militaires. Ils partent pour le monde extérieur où ils vont être les fondateurs d'une ville qui deviendra Carthage, dont le nom signifie la « ville neuve », sur une position qui allait leur permettre de commander l'accès au bassin occidental de la Méditerranée. Un siècle plus tard, cette Ville-État, devenue le centre d'un empire africain dominait tout le bassin sud-ouest de la mer Méditerranée. Sa puissance avait fait de la « mer centrale » un « lac carthaginois » entre la côte d'Afrique, les Colonnes d'Hercule, les côtes espagnoles du Sud, l'archipel des Baléares, Massilia, le sud de la Sardaigne et de la Sicile.

Carthage était devenue une des deux des superpuissances de l'époque. La stratégie bipolaire est loin d'être un concept contemporain. Depuis les rivages septentrionaux de la Méditerranée, Carthage constitua pendant plusieurs siècles une menace pour l'empire de Rome, créé après lui, en pleine expansion depuis qu'en 750 avant l'ère chrétienne, une louve avait allaité ses fondateurs abandonnés dans la forêt, les jumeaux Romus et Romulus. On connaît l'histoire légendaire.

Des siècles plus tard, Marcus Porcius Cato, dit Caton l'ancien, vieux républicain romain, pur et dur, un des rares citoyens romains conscient de ce danger, avait entrepris de convaincre le Sénat romain de la nécessité de détruire la Ville-État africaine dont les divisions d'éléphants de guerre d'Hannibal avaient déjà franchi les Alpes en direction du Latium. Le vieux sénateur connaissait bien cet ennemi de Rome. Il avait participé, dans sa jeunesse, à la seconde guerre punique et savait de quoi il parlait. Vieux routier de la politique impériale, il s'obstina devant le Sénat du peuple romain à reprocher aux maîtres de la ville leur négligence à l'égard de cette menace mortelle. Il exprimait ses pires appréhensions à la fin de chacun de ses discours, qu'il concluait en proclamant : *Delenda est Carthago* (« Il faut absolument détruire Carthage ») pour le salut du peuple romain.

Il avait finalement obtenu des pères de la nation ce qu'il préconisait : le déclenchement d'une guerre exterminatrice contre l'empire africain dont les armées étaient déjà parvenues jusqu'à leurs portes à Capoue, c'est-à-dire au sein même de l'Empire.

Les légions romaines réalisèrent finalement ses vœux, en mettant fin, au bout d'une nouvelle guerre punique de trois ans, au cours de l'année ~146, à la domination carthaginoise, huit siècles après sa création. La destruction sans merci de cette puissante ville dont il ne reste plus qu'un nom et quelques pierres près de Tunis, cette capitulation sans conditions et les changements radicaux qui survinrent ensuite dans le monde antique, les bouleversements géopolitiques qu'elle a provoqués, ont fait comparer, toutes proportions gardées, par des historiens contemporains, cette guerre punique à la Seconde Guerre mondiale du XX^e siècle.

L'empire carthaginois s'était étendu à tout le nord de l'Afrique. Il avait dominé la moitié du bassin

méditerranéen pendant autant de siècles que dureraient les royaumes arabes d'Espagne, à partir du débarquement de Tarik à l'extrême sud de la péninsule en 700 jusqu'à la fin du règne du sultan Bouabdil en 1492, année de la prise de Grenade par les rois catholiques Ferdinand et Isabelle de Castille.

Jusqu'alors, nul n'avait œuvré, plus que les juifs antiques, avec leurs associés et cousins Phéniciens, puis leurs descendants carthaginois, à la mise en valeur des îles de la Méditerranée, à l'ouverture des grandes routes du commerce maritime. La hardiesse de leurs marins était considérable. Ils se risquèrent sur l'Atlantique, jusqu'au golfe de Guinée et peut-être plus loin encore² et devinrent les inspireurs de grandes légendes antiques.

Tout cela, bien longtemps avant l'apogée de Rome, avant la naissance des Césars, bien avant la conquête de la Gaule par Julius Imperator, qui avait lancé la fine fleur de ses légions dans cette aventure depuis les bords du Tibre jusqu'aux profondeurs des brumes écossaises, après avoir traversé et occupé la Gaule, à la recherche de nouvelles mines d'étain.

Les dieux n'avaient été pour rien dans le déroulement dramatique de l'épopée juive en cette époque reculée. Jupiter et son tonnerre, Jéhovah et ses foudres, ne se rencontraient pas et leur cohabitation n'avait encore eu aucun effet néfaste sur les populations.

Précédant la naissance et l'apparition des peuples qui allaient se succéder sur les plaines et les montagnes du Maghreb, ces exilés avaient déjà fondé sur les rivages orientaux de la Méditerranée une civilisation au sein de laquelle la société s'était diversifiée, à l'image de ce qui avait été établi bien des siècles avant eux au Moyen-Orient, en Mésopotamie, où des peuples puissants jadis maîtres de l'âge du bronze, pasteurs peu à peu